

COLETTE KLEIN
UNE ARTISTE PLURIELLE
ENTRE L'OBSCUR ET LA LUMIÈRE

Une lecture de Monique W. Labidoire

C'est bien comme poète que nous percevons le mieux — quant à nous — Colette Klein, mais nous ne pouvons enfermer la poésie dans sa tour, la peinture dans un grenier, la comédienne dans une cave car chez Colette, toutes ces pratiques dialoguent entre elles, font de la prose en le sachant et se posent dans une généreuse fraternité, allant des uns aux autres sans relâche. La poète sonde tous ces espaces pluriels sans jamais oublier ceux et celles qui les peuplent. Le temps est précieux pour la poésie, entourons-la, protégeons-la, ne nous laissons pas envahir par des émotions de surface et des digressions sans fin, semble-t-elle penser et rassemblons-nous dans ce champ essentiel qui nous réunit afin que ce « grand tout » se révèle.

Colette Klein s'est engagée très jeune dans une vérité active. Ecrire oui, des poèmes et des proses. Peindre aussi comme une fulgurance, porter des œuvres contemporaines au théâtre, en animations poétiques, en tous lieux propices à l'écoute, multiplier sa générosité car « *habiter le poème* » c'est aussi donner aux autres, être présente, aller au charbon, extraire de la mine ses pépites et donner la parole aux uns et aux autres dans la plus grande tolérance. Toutes ces facettes se mêlent, se complètent et respirent ensemble.

Chez Colette tout est appel. Appel au plus sombre de la finitude, appel passionnel à la mémoire hantée par les ombres jusqu'à effacer — dans son poème — les vivants d'un monde qui ne répond pas à son désir et qui pourtant vaille que vaille lui ouvre les voies de la poésie, de la peinture, de l'amitié et de l'amour. La poésie n'est pas un long fleuve tranquille et « l'intranquillité » côtoie la poète depuis toujours, forgeant les mots et les éclats du poème qui se heurtent violemment aux murs réels ou fantasmés. La réalité est revisitée pour un meilleur état des lieux car pourquoi devrait-on supporter l'intolérable ? Mais c'est bien le vécu qui inspire le poème avec ses sentiments, ses émotions, ses révoltes, ses découvertes. Et cela dès le plus jeune âge. Le mal-être qui surgit d'une mémoire inconsciente ou d'un vécu présent draine la

filiation de poètes maudits par le destin et il n'est pas surprenant que le premier recueil publié par Colette s'intitule *Ailleurs l'étoile*¹ cette étoile perdue par Nerval et qui éclaire pourtant la poète :

« *Ma seule étoile est morte – et mon luth constellé
Porte le soleil noir de la mélancolie* »

les deux premiers vers de « El Desdichado »

Tout est dit et tout est emporté avec fougue par la jeune poète en recherche d'absolu qui tracera son destin de poète dans les obscurités d'un horizon, – ce soleil noir de la mélancolie – qui plombe une partie de l'œuvre poétique mais une partie seulement. En affirmant dans une saynète poétique² l'immortalité d'Orphée, la poète semble éclairer son espérance d'un ailleurs meilleur où le sentiment premier, l'amour, ne serait pas pris en otage et ne serait pas tributaire d'un choix impérieux. Mais la lâcheté des hommes et de Dieu lui apparaissent dans une lucidité assez rare :

« *Non
Dieu ne ressuscite pas les morts
Surtout s'ils sont poètes* »³

Dans l'élan de la jeunesse, même obscurcie par un mal-être existentiel, la poète est en quête d'amour et de lumière. En quête de comprendre l'origine de ce monde, cette naissance des éléments, des êtres et des choses. Cette quête ontologique est semée d'embûches. Pourquoi vivre, pourquoi donner naissance, pourquoi mourir. La poète se trouve en exil du monde quand elle écrit : « *J'étais l'exil même* ». ⁴

Comment broser un portrait de Colette Klein ? Prendre dans son œuvre les mots récurrents, les jeter au hasard sur la page et les assembler comme un puzzle qui trouverait sa cohérence et ses signifiants.

Mémoire, requiem, guerre, absence, blessure, mort, disparition, nuit, insomnies, arrachement et beaucoup d'autres de même tonalité. Mais aussi *aurore, étoile, froissement, éternité, oiseaux* — il y a

1 Editions SGP – 1973.

2 ibidem : « Le rêve du poète »

3 ibidem : « Le rêve du poète »

4 In *Cécités* : Prix de la jeune poésie François Villon 78 - José Millas Martin éditeur.

beaucoup d'oiseaux dans cette œuvre —, sans oublier le *silence*. Les mots ne parlent pas d'eux-mêmes, ils dialoguent avec la poète et ce dialogue qu'elle cherche désespérément avec les êtres elle le trouve plus aisément, me semble-t-il, dans ce que l'on pourrait nommer « silence de la parole », avec les oiseaux, les éléments de la nature et les morts. Parler avec les morts semble être pour elle une seconde nature qui pérennise le silence.

Pour Colette Klein, le monde devrait être un jardin extraordinaire, peut-être un jardin zen fait de sable et de pierres qu'aucun élément étranger ne viendrait perturber seule l'eau d'une source serait acceptée ou bien, un jardin de rêve qui contiendrait tout bienfait, tout bonheur, un jardin d'éden où les hommes comprendraient le langage des fleurs et celui des insectes, un jardin de lumière dans lequel les vivants et les morts s'apaiseraient « *À la limite du visible* »⁵ Entre le silence de la parole des morts et leur invisibilité, la poète peut créer son nouveau monde, un nouveau monde dans lequel elle ne peut continuer à accepter la souffrance, un monde qui manque de roses odorantes et de lumière, un monde qui n'entend plus les rires des enfants. Il y a donc un autre monde qu'elle pourrait reconnaître à côté de ses ombres ? La poète combat ses hantises sans les vaincre à coup sûr.

Que cherche cette poète d'aujourd'hui ? L'innocence, la pureté, la lumière ? Dans ses poèmes elle semble nous dire que ces mots sont à jamais égarés et que de ce fait il vaut mieux accepter cette perte et apprivoiser la nuit, le couteau, le tombeau, avoir le courage de décider de son destin, fixer des limites à sa propre vie. Cette certitude anime le poème qui prend la relève du vivant et éclaire l'assombrie, ce moment de vie acceptée :

« *La vie cherche une issue, bloquée sous la fenêtre* »⁶

Au regard de « *l'usure d'un monde où la germination soulève tout autant la lumière que le sang* »⁷ la poète est en quête d'un possible devenir. Car si le poème de Colette Klein est un constat de mort c'est bien parce sous-jacent on peut y lire une formidable envie de vivre et

5 *Les jardins de l'invisible*, AB éditions.

6 *La neige sur la mer ne dure pas plus que la mort*, Éditions de La Bartavelle.

7 *La neige sur la mer ne dure pas plus que la mort*, Éditions de la Bartavelle.

qu'avec Eluard elle semble affirmer « on ruse avec la vie, on ne trompe pas la mort ». ⁸ Le devenir n'envisage pas l'éternité de la matière et des corps et la poète doit vivre avec cette donnée ontologique qui porte au questionnement de l'existence et de la non-existence des êtres. Les vivants n'ont qu'un temps limité d'existence, les morts eux ont l'éternité et occupent une place prépondérante dans son univers. Mais l'œil de la locutrice décline la lumière du poème et consent à lire au plus clair quelques instants de vie : « *Ainsi, l'univers devenu lisible, strate après strate, ébauche son destin, en osmose avec celui de la lumière* » ⁹

Et puis il y a ce secret qui avant même qu'il soit dévoilé pèse doublement sur une vie. Et celui d'appartenir au peuple de la Shoah est de ceux-là. Dans le sensible de l'artiste qu'est Colette Klein, les ressentis ne font pas que passer comme des éclairs d'orage, ils s'installent d'abord sans bruit dans le murmure d'un requiem pour suivre le chemin du kaddish et se hisser à la hauteur des volcans en éruption, jusqu'à la brûlure. La poète reste gardienne des braises et si parfois ses mots tendent vers les cendres le souffle du poème fait resurgir l'énergie du combat.

La mémoire consciente ou inconsciente subit des dommages irréparables. Elle est inquiète, incertaine, reconstruite du meilleur et du pire. Pour Colette Klein elle est *tuméfiée* par ces barbares qui ont assassiné un peuple dont elle n'a pas de souvenirs vivants, seulement des récits tardivement relatés par ses proches et la connaissance de l'Histoire des hommes avec un grand H. Des ombres, des fantômes, des martyrs, « *Les fantômes qui ne savent pas qu'ils marchent dans les pas des vivants* » ¹⁰ Désormais elle porte ce fardeau, nomme, énonce, dénonce grâce au poème et grâce à son œuvre picturale dont l'abstraction dévoile aussi des formes qui portent à interprétation et identification personnelles. Aussi affirme-t-elle qu'« *il ne sert à rien de cueillir des brassées de fleurs /il ne sert à rien d'écrire/il ne sert à rien d'ameuter les vivants* ».

Car tout disparaîtra.

L'œuvre de Colette Klein est multiple et son livre intitulé « *La guerre et après...* » nous aide à mieux comprendre sa poésie. Dans ce

8 *Une leçon de morale - 1949 -*

9 *La neige sur la mer ne dure pas plus que la mort*, Éditions de la Bartavelle.

10 *Mémoire tuméfiée*, éditinter poésie.

livre il n'est pas vraiment question de poésie mais d'approcher la destinée humaine en mettant en miroir le journal de deuil de la fille à celui du père au cours de sa captivité dans les camps allemands pendant la deuxième guerre mondiale. L'auteure se révèle totalement, dans une vérité sans retenue à laquelle nous ne sommes pas habitués dans cette œuvre. On voit comment le père écrit au jour le jour les petits événements de sa vie au camp, son travail en usine, dans les fermes, la camaraderie, la survie, l'envie de vivre pour retrouver sa famille et comment la fille déploie son état d'être douloureux et se pose des questions sur la mort qui ne peut être que la seule façon de rejoindre son amour disparu et de quitter un monde qui ne répond pas à ses attentes.

Être ou ne pas être ! C'est bien la question...

Envie de vivre intensément pour le père, envie de mourir ardemment pour la fille.

Mais la poésie a ses raisons que le cœur ne connaît pas et en paraphrasant Pascal nous ne sommes pas loin de cette zone d'incertitude qui serait « un milieu entre le rien et le tout » cet autrement du monde appelé avec ferveur par bien des poètes et qui chez Colette Klein induit, peut-être hors conscience, tous ses questionnements. Du néant pascalien à la reconnaissance de cette identité de néante dans son recueil « Néante aux mains d'oiseaux »¹¹ il y a, chez la poète la nuit éternelle qui seule peut accueillir la mort dont les morts ne se délivrent pas et qui l'accompagnent dans toute son œuvre.

Dans ce monde aveugle et sourd que la poète ressent avec violence il y a tout de même quelques brèches lumineuses. De la jouissance et du plaisir avec de magnifiques poèmes érotiques, de l'amour et du sacré avec une Pierre aimée qui accueillerait des anges dans un sacré sans Dieu unique mais animé de toute une panoplie de dieux bienfaisants et de petits putti glorieux qui éclaireraient la planète Terre sinon la Constellation tout entière. Rien n'est perdu tant que le poème chante et si « Les chants désespérés sont les chants les plus beaux »¹² ceux de Colette Klein, s'ils n'ont rien de jubilatoire, ne sont pas sans espérance puisque les mots se forment sur la page qu'ils se partagent raison et sentiments, que l'émotion qu'ils transmettent nous propulse, nous interroge et nous rendent plus apte à accepter notre destinée humaine.

Inédits de Colette Klein

Une lave d'or abrite le poulx de la mémoire, là
où les bâillements de la terre font vibrer les
fougères qui attendent depuis des millénaires la
réconciliation des hommes avec la beauté,
attendent le réveil de la forêt... depuis trop
longtemps confinée sous la poussière des
ombres.

*

Les branches du figuier s'inclinent pour
savourer le soleil
comme si
approcher la lumière
de si peu
pouvait susciter le miracle,
comme si le rêve
permettait de guérir.

*

Celui-là caresse les arbres bien plus que les
hommes, chante haut avec la nuit et tient en son
pouvoir tout ce que la vie contient de désir.
Il pose ses mains sur l'écorce, la guérit de ses
grelots de mousse, comme elle le guérit de ses
stupeurs.
Le sommeil, entre eux, propage la lumière et la
floraison.

*

La nuit qui se lève emporte les larmes du gisant,
mais ne console de la torture, ni du mensonge.
Les corps, toujours, s'effondrent par l'intérieur,
saisis par la foudre qui les émiette et les dévore.
Les abandonne au vertige d'un manège tournant

en vain dans un rituel absurde auquel nul ne peut
échapper.

*

Le sentier charrie des vies qui roulent comme
poussières balayées par le vent.

La forêt ne sert qu'à leurrer les miroirs où se
perdent les enfants, même et surtout s'ils ont
semé des cailloux blancs à la lisière de l'ombre.

Elle tient la main de celui qu'elle veut sauver
Le merle du matin les arrache à la nuit
mais pétrit leur âme et leur corps au-dessus du
champ

Demain, les blés auront pris la couleur du feu
et se mettront à danser

sous la foudre.